

Colloque « Repenser l'enfance ? »
Société Francophone de Philosophie de l'Éducation
Sorbonne, 25-27 juin 2009

Denis Kambouchner
Retrouver en soi l'enfant (*repuerescere*) :
réflexions sur un précepte classique

Je vous parlerai brièvement, et vous parlerai presque d'un seul mot, un mot trouvé il y a quelque temps chez Érasme, et qui m'avait frappé, et dont je crois la méditation importante pour nous tous.

Ce mot se trouve dans le traité (« déclamation »), d'Érasme intitulé : *De Pueris statim et liberaliter instituendis, De la nécessité d'instituer (d'éduquer) les enfants d'emblée sur le mode libéral*, composé dans la première décennie du XVI^e siècle et publié en 1512¹.

Vers la fin de ce court traité, au moment de clore une série de développements sur la manière de traiter les enfants, et avant d'en venir aux choses qu'il convient de leur apprendre, Érasme s'attarde sur les règles à observer par le pédagogue, et notamment – c'est un des thèmes-clés du texte – sur la nécessité d'user de douceur et de proscrire toutes sortes de mauvais traitements. Rien n'est plus contraire à un vrai processus d'éducation que la cruauté des maîtres ; et rien ne le favorise davantage qu'une forme bien sûr discrète d'affection. Érasme écrit (trad. fr. p. 531) :

« On n'obtiendra pas un secours négligeable si l'homme qui s'est chargé de l'éducation d'un enfant adopte envers lui résolument (*animi inductione*) l'affection d'un père ; il en résultera, d'une part, que l'enfant aura plus de cœur à apprendre, et d'autre part qu'il trouvera son travail moins ingrat, s'il est vrai qu'en toute affaire, l'amour (*donc ici celui que l'enfant concevra pour son maître*) ôte une grande partie de la difficulté ».

Mais il y a plus, et c'est ce qui m'intéresse ici :

« Puisque, d'après le proverbe ancien, *le semblable aime le semblable (simile gaudet simili)*, il faut, pour être aimé de l'enfant, que le précepteur redevienne en quelque manière enfant : *praeceptor quodammodo repuerescat oportet, ut ametur a puero.* »

¹ Voir *Desiderii Erasmi Opera Omnia*, I, II, Amsterdam, 1971 ; trad. fr. par J.-C. Margolin dans *Eloge de la folie et autres œuvres*, Paris, Laffont-Bouquins, 1992, p. 469-548.

Le mot (*repuerescat, repuerescere*) ne donne lieu, dans la suite immédiate du texte, à aucune espèce de commentaire. Toutefois, l'idée même s'y trouve encadrée par deux idées adjacentes :

a) Si l'on veut que les enfants s'imprègnent des rudiments des sciences (ou des lettres, *literae*), il ne faut surtout pas les confier à des personnes très âgées et presque décrépites. Quel est en effet le problème avec ces personnes ? C'est qu'elles sont véritablement redevenues enfants : « elles sont véritablement des enfants, elles ne font pas semblant de balbutier, elles balbutient vraiment ». On entend ici que pour le *repuerescere* dont il s'agit, il faut un homme dans la fleur de l'âge ; un homme capable, précise Érasme, « d'entrer dans le jeu de n'importe quel personnage », *quamvis personam sumere*. Il ne s'agit pas d'un état à reprendre, mais d'un rôle auquel se prêter.

b) La règle principale, du côté des matières, est d'accommoder à l'enfant, ou plutôt de préparer à son intention, tout ce qu'on souhaite lui enseigner. A cet égard, les précepteurs continuent l'œuvre des nourrices qui accommodent leur propre parler au balbutiement de l'enfant, et qui, pour lui apprendre à manger (quand elles ont cessé de lui donner le sein), malaxent au préalable, et l'amènent peu à peu d'une nourriture toute liquide à une autre plus solide, etc.

Si l'on entreprenait d'étudier ce traité par le menu, ce qui pourrait faire l'objet d'un colloque entier, il y aurait lieu, bien sûr, de s'attarder sur le rapporte entre la douceur des manières (*lenitas*) et l'accommodation des matières. C'est plus précisément cette alliance qui constitue l'un des thèmes directeurs du traité, avec l'idée qu'il faut « faire apprendre les choses <aux enfants> doucement et comme par jeu » (p. 515) ; qu'il importe d' « écarter de l'étude tout ce qui est tristesse et âpreté ou dureté (*tristitia et truculentia*) » (p. 535), en se souvenant que les Anciens attribuaient aux Muses une beauté éclatante, la musique et les jeux dans de riantes prairies ; et que, d'une manière générale, « rien n'empêche que l'utile et l'agréable aillent de pair, et qu'au plaisant se joigne l'honnête (*iucunditati iuncta sit honestas*) (*ibid.*) ».

Toutefois, mon objet dans ces quelques mots sera ce seul mot, *repuerescere*, ce mot très fort, désignant une relation ou action très spécifique, et dont - sans pouvoir l'affirmer de manière catégorique - je crois que l'usage est ici sans précédent.

Le mot lui-même n'est pas nouveau. Il appartient (plutôt sous la forme : *repuerascere*) au latin classique. On le trouve en particulier chez Cicéron, au début du second livre du *De Oratore* (II, VI, 22), où il est question de deux grands personnages de la République romaine, Scipion Emilien et le consul Gaius Laelius, lesquels, quand ils partaient pour la campagne, « tout heureux qu'ils étaient d'avoir échappé à la prison de la ville, redevenaient incroyablement enfants (*incredibiliter repuerascere esse solitos*) : ils ramassaient des coquillages et de petits cailloux au pied de leur villa de Gaète ou sur la plage Laurentine et ne craignaient pas, pour se détendre, de s'abaisser aux jeux les plus puérils ».

Dans la bouche de l'orateur Crassus, qui rapporte la chose, c'est là un exemple de la tendance universelle que les stoïciens ont théorisée - la tendance de tout être à rechercher ce qui lui convient. De même, dit Crassus, que les

oiseaux qui, lorsqu'ils ont fini de construire leurs nids, s'égayent en liberté, « nos esprits, las des affaires du forum et des tracasseries de la ville, cherchent à s'ébattre, à voltiger eux aussi, exempts de soins et d'occupations ».

Ainsi, un court moment, ces grands personnages redeviennent enfants, et c'est très bien, étant admis qu'il n'est pas question pour eux de le redevenir définitivement et pour de bon. On lit en effet, dans le traité *De la Vieillesse (De Senectute)* du même Cicéron (83) : « Si un dieu généreux m'accordait de redevenir un enfant qui crie dans son berceau (*si quis deus mihi largiatur, ut ex hac aetate repuerescam*), je le refuserais avec force, et en vérité je n'accepterais pas d'être ramené du terme au point de départ, après avoir parcouru pour ainsi dire toute la carrière. » Ajoutons même ceci : l'évocation des deux grands personnages faisant les enfants sur la plage prend place dans un grand traité ou dialogue sur l'éducation intellectuelle ; et néanmoins, pour former un orateur parfait, comme il en est ici question, il n'est nulle part question que ses maîtres ou aînés *repuerescant* avec lui. Il s'agit, il est vrai, par rapport au propos d'Érasme, d'un autre degré de l'éducation.

Que, pour engager et poursuivre avec l'enfant sa tâche d'éducation, le précepteur (ne parlons d'abord que du précepteur) doive en quelque façon *redevenir enfant, retrouver en lui-même l'enfant*, cette idée frappante se décline immédiatement de deux façons :

a) Pour se mettre à la portée de l'enfant et se faire comprendre de lui, le maître doit se souvenir de l'enfant qu'il a été, c'est-à-dire des choses qu'il a goûtées et désiré apprendre et de celles qui l'ont rebuté, de celles qu'il a comprises et de celles qu'il n'a pu comprendre. Le conseil, sous une certaine forme, se trouve déjà dans Pline, qu'Érasme cite juste après : le maître doit se souvenir qu'il a été lui aussi adolescent (*memento et illum adolescentem esse, et te fuisse*, p. 532).

b) Mais, second aspect, ce rappel de l'enfance n'est pas simplement destiné à fournir une règle, un principe de discrimination dûment réfléchi, pour les choses que l'on propose à l'enfant. Il ne s'agit pas seulement d'un ressouvenir : il s'agit bien d'un *revivre*. En même temps, cette reviviscence de l'enfant dans l'homme est dotée d'une forte spécificité : bien que la chose ne soit pas formellement exclue, il ne s'agit pas ici pour le précepteur de se prêter purement et simplement avec son élève à des jeux semblables à ceux de la plage. A la différence de celle que nous trouvons chez Cicéron, la *repuerescencia* en question ne caractérise pas les moments de détente, de relâche, d'exercice physique (exercice qui n'occupe dans l'éducation érasmiennne aucune place de premier plan). Cette *repuerescencia* est interne à la communication studieuse, et elle s'entend non pas de manière franche et ouverte, mais seulement *quodammodo*, et sans doute sur un mode relativement discret. N'empêche : la *repuerescencia* dont le précepteur est le sujet se caractérise par une dimension ludique et jubilatoire. Cela veut dire notamment qu'il ne s'agit pas seulement ici de faire jouer l'enfant : il faut entrer avec lui dans un certain jeu, ou même l'initier à un certain jeu. Une *repuerescencia* triste constituerait un genre d'oxymore, une contradiction dans les termes : certes, le maître peut se souvenir du ou des malheurs de l'enfant qu'il a été ; mais il n'est pas question un instant

qu'il se retrouve dans la personne de cet enfant malheureux. D'une part, le seul souvenir de ces souffrances devrait suffire à faire qu'il en éloigne l'ombre en épargnant à son élève toute souffrance semblable ; et d'autre part, si la malignité de la nature humaine conduit certains maîtres, comme certains parents, à reporter sur leur enfant le poids des souffrances qu'ils ont subies, ce n'est précisément pas en se mettant à la place de l'enfant qu'ils les leur font subir, mais plutôt en investissant la place des tyrans auxquels ils ont eu affaire.

L'idée de cette *repuerescentia*, donc, me semble pouvoir prêter à trois sortes de réflexions que je ne vous présenterai chacune que d'un mot.

La première est d'ordre historique : il n'est qu'à moitié vrai qu'il ait fallu attendre l'époque de Locke ou celle de Rousseau, pour voir prendre en compte en pédagogie la manière de réagir des enfants. Certes, Érasme ne s'intéresse pas à l'enfant comme tel ; il n'entend pas approfondir le mode de pensée des enfants et n'a aucune idée d'un programme philosophique consistant à étudier le développement des idées et des facultés dans leur esprit. Mais si l'enfant comme destinataire de l'action éducative ne peut être dit occuper ici le centre de la réflexion, cela n'empêche pas la subjectivité enfantine d'être ici activement sollicitée et prise en compte, sur un mode qui pour n'être pas *thématique* n'en sera pas moins efficace. C'est précisément ce mode d'implication ou de convocation de la subjectivité enfantine dans l'action pédagogique que désigne le mot : *repuerescere*. Il est par là démontré que dans la version érasmiennne de l'humanisme, il n'existe aucune espèce d'antinomie, ni même de tension décelable, entre, d'une part, l'exigence ou les exigences d'une familiarisation intensive avec les « bonnes lettres », et, d'autre part, l'appel à l'enfant, avec ses ressources et ses possibilités d'enfant. Les objets de l'éducation érasmiennne sont bien marqués : il s'agit d'une éducation aux « choses excellentes » (p. 507). A ce titre, on peut distinguer la connaissance des mots et celle des choses ; comme dit le début du traité *De Ratione studii*, le *Plan des études* (1511)², la connaissance des choses est la plus importante, mais celle des mots vient en premier (*verborum prior, rerum potior*). Mais la connaissance des mots, c'est au premier chef celle des langues anciennes, et celle des choses, c'est celle de ce qu'ont dit des choses les auteurs anciens qui les ont explorées. Le même traité *De Ratione studii* parle ainsi de « tirer des auteurs grecs la quasi totalité de la connaissance des choses, *omnis fere rerum scientia* », car, ajoute-t-il, « où pourrions-nous puiser avec plus de pureté, de rapidité et d'agrément qu'aux sources mêmes du savoir ? » (p. 445). Ceci est bien marqué. Et toutefois, la conviction érasmiennne est qu'au sein de cet apprentissage précoce et intensif, jamais les moyens d'accommodation ne manquent, ni les possibilités de jeu. Non seulement il y a toujours moyen d'« enduire de miel les bords d'une coupe amère » (p. 540), mais toute la communication et tout l'exercice auxquels ces choses donnent lieu ont en fait une dimension ludique, fût-elle modeste, comme ces exercices de rédaction dans lesquels il s'agit de multiplier l'expression d'une même idée en

² *Opera Omnia, ibid.* ; trad. fr., *op. cit.*, p. 441-467.

variant les termes et les figure ; de l'exprimer en grec et en latin, en vers et en prose, etc. Les règles de variété et de liberté dans le commerce pédagogique que l'on trouvera trois générations plus tard chez un Montaigne resteront fidèles à cette conviction. Bien sûr, il peut en être ainsi parce que l'univers de la langue et de la littérature classique (gréco-latine) dans lequel le précepteur doit installer son élève est lui-même un univers de jeu, aussi bien dans l'imitation et dans la citation que dans l'écart et dans la recherche stylistique. Mais cela même ne veut rien dire sinon que l'univers classique est d'avance pédagogiquement structuré ; on pourrait presque dire : cet univers, tel du moins que le recompose l'humanisme érasmien, est structuré comme une pédagogie. Le grand livre des *Adages*, sans cesse augmenté, avec un immense succès, entre 1500 et 1533, en est à lui seul le symbole.

Seconde sorte de réflexion, plus métaphysique en un sens : pas plus, ou peut-être moins encore que chez Cicéron, l'idéal d'humanité, *humanitas*, qu'Érasme fait sien et qu'il thématise ailleurs n'est exclusif d'une dimension d'enfance. Chez Cicéron, les grands personnages du Sénat romain savent, au moment qui convient, redevenir des enfants sur la plage. Dans la vaste maison ou dans la bibliothèque d'Érasme, le précepteur érudit, qui est nécessairement un homme rare (et c'est un problème assurément, en contexte érasmien comme pour tout l'âge classique : où trouver et comment former les maîtres qu'il faut ?) – le précepteur érudit *repuerescit* avec son élève. Cela n'est possible que si, entre la plus haute culture et la *repuerescencia*, il y a non seulement absence de contradiction, mais affinité et implication réciproque. Érasme l'indique ici assez clairement : *repuerescere*, ce n'est nullement retomber en enfance, ni succomber à une quelconque forme de puérité ; c'est, au contraire, accomplir la plus haute culture, culture qui ne se définit nullement par l'érudition pure, mais plutôt par un complexe de qualités et dispositions où l'on repérera une dualité caractéristique : il s'agit, d'une part, des qualités classiques du parfait orateur : maîtrise de la matière expressive et des significations elles-mêmes, sens de l'à-propos, capacité d'accommoder et de varier la forme, pertinence, jugement et inventivité ; mais aussi, d'autre part, chez le chrétien Érasme, un certain esprit de simplicité : et il faut se souvenir à cet égard qu'une occurrence du mot *repuerescere* (*repuerascere*) se trouvait déjà chez le père de la théologie latine, Tertullien, citant (*Adversus Valentinum*, II) la Première Épître de saint Paul aux Corinthiens : « L'Apôtre aussi nous incite à *repuerascere* selon Dieu, en reprenant à l'égard de la malice la simplicité des enfants, tout en nous faisant sages par le jugement ». C'est le passage où saint Paul dit (1 Cor. XIV, 20) : « Mes frères, ne vous faites pas enfants pour le jugement ; soyez enfants pour la malice, mais pour le jugement soyez des hommes faits » (dans la Vulgate : *Fratres, nolite pueri effici sensibus, sed malitia parvuli estote : sensibus autem perfecti estote*). *Repuerescere* : en dépit de l'atmosphère et de la problématique très sécularisées des deux traités pédagogiques, rien de plus conforme à ce qu'Érasme appelle ailleurs « la philosophie du Christ ». La *repuerescencia*, c'est en somme la charité du maître ; c'est aussi la pédagogie en personne.

Dernière sorte de réflexion, disons plus institutionnelle : dans le principe, une telle proposition (*quodammodo repuerescat oportet, ut ametur a puero*) est de

nature à traverser les siècles sans rien perdre de sa force. Nous le savons, les meilleurs parents et les plus aimés sont ceux qui savent *repuerescere* avec leurs enfants. Le proverbe : « le semblable aime le semblable », dont les diverses versions et apparitions littéraires figurent en bonne place dans le livre des *Adages*, s'applique ici de manière idéalement dialectique : dans la relation classique du père et du fils, le père aime dans le fils son semblable et aime en soi ce qu'il y a de semblable à son fils qui aime en lui, son père, ce qu'il y a de semblable à lui, le fils. Je n'insiste pas. En matière pédagogique, le point est plutôt celui-ci : plus il y a à transmettre, plus grand est le besoin de médiation, autrement dit le besoin pour le semblable de retrouver du semblable à travers la différence des statuts et des degrés d'expérience (j'emploie ces mots, qui valent ce qu'ils valent, de préférence à d'autres plus usés). Dans les conditions d'aujourd'hui, nous le savons tous, les maîtres qu'il nous faut sont ceux qui resteront capables de *repuerescere* – tout comme l'ont toujours fait à quelque degré, nous le savons tous, les meilleurs maîtres, ceux chez qui (ou de la part de qui) le plus grand sérieux et la clarté la plus parfaite sont toujours allés de pair avec un haut degré d'« éjouissance » (c'est le mot de Montaigne³), et qui n'ont cessé d'entraîner leurs élèves dans ce cercle très efficace et très vertueux. Bien sûr, ces mots-ci éveilleront une sorte de soupçon moderne, avec la question de savoir si l'« éjouissance » dont il est question n'aurait pas partie liée, à la Bourdieu, avec une structure de domination et d'intimidation symbolique. Mon sentiment est que la nature même de cette « éjouissance » exclut le maintien d'un tel rapport, mais je conviens que la querelle n'a jamais été vraiment vidée. Acceptons toutefois un instant de la mettre entre parenthèse, de mettre entre parenthèses la question de la jouissance, et de nous concentrer sur la *repuerescencia* elle-même. Le point est que s'il la faut, alors il faut la culture qui la conditionne. Insistons-y : cette opération si difficile à traduire est absolument le fait de l'adulte ; on devrait même dire qu'elle s'adresse en l'élève non seulement à l'enfant mais à un esprit adulte, capable d'assimiler beaucoup de choses à la fois et de discerner le sérieux du jeu. C'est là d'ailleurs une condition elle-même cicéronienne, voyez le *De Senectute*, 78 : « Les enfants, quand ils apprennent des matières difficiles, acquièrent si rapidement d'innombrables éléments qu'ils semblent non pas les recevoir alors pour la première fois, mais bien en avoir la réminiscence (*reminisci*). C'est à peu près ce que dit Platon. » Tel est le point : la culture intensive n'est pas seulement le but de la *repuerescencia*, mais son ressort même. Autrement dit, pas de *repuerescencia*, pas de médiation, pas de transmission sans « bonnes lettres ». L'équation érasmiennne est restée debout. A nous de savoir, dans les conditions d'aujourd'hui, ce que les « bonnes lettres » peuvent vouloir dire, et quelle forme d'institution nouvelle elles pourraient recevoir, et ce, en premier lieu, dans la formation des maîtres.

³ « La plus expresse marque de la sagesse, c'est une éjouissance constante » : *Essais*, I, 26, éd. Villey p. 161c.